

## PRATIQUES DIDACTIQUES DE L'ÉNONCIATION DANS L'ÉTUDE DES STRUCTURES DIALOGIQUES

On se propose de rendre compte, ici, d'une forme d'exploitation de la théorie de l'énonciation appliquée à l'étude d'un corpus dialogué (1). En référence à Mikhaël Bakhtine, qui déclarait dans les années trente (2) : "Le dialogue a été étudié seulement comme forme compositionnelle de la structure de la parole. Mais la dialogisation intérieure du discours (tant dans la réplique que dans l'énoncé monologique) qui pénètre dans toute sa structure, dans toutes ses couches sémantiques et expressives, a presque toujours été ignorée", on dira d'emblée, et très schématiquement, que le fond de la présente démarche repose sur la double observation bakhtinienne concernant la plurivocité du monologue, d'une part, et l'univocité chronotopique du discours collectif d'autre part (3), car elle prétend prendre en compte cette double polarité dans son approche méthodologique de l'analyse du dialogue. On exposera tout d'abord le point de vue qui préside à la pratique didactique de l'énonciation, préconisée dans l'étude du dialogue et, dans un deuxième temps, la méthode d'analyse adoptée.

### I. PRÉSENTATION DU POINT DE VUE

Dans le distique lapidaire: " - C'est toi Michel? - C'est toi Jeanne?", G. Bachelard (4) propose à notre imaginaire un échange dialogique, idéalement réduit à sa plus simple expression, où le "je"

---

(1) Expérimentée avec des élèves du secondaire sur, notamment, une scène d'*Iphigénie* de Racine, un extrait des *Misérables* de V. Hugo, et avec des étudiants, sur des extraits bibliques; on en a développé l'approche méthodologique dans *Transposition du Cid. Analyse Linguistique et Sémiotique*. Thèse de doctorat de linguistique, Paris V, 1985.

(2) Mikhaël Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1983, "Deuxième étude", chap. III, pp. 100 à 200.

(3) M. Bakhtine (*op. cit.*), sur la plurivocité: cf. "Deuxième étude", chap. IV, pp. 151 à 182; sur l'univocité: cf. "Troisième étude", intr. pp. 233 et suiv.

(4) G. Bachelard: in "Préface" de *Je et Tu*: Martin Buber, Aubier, 1969.

se constitue par le don de "tu" dans la plus parfaite transparence. Mais les dialogues que nous étudions possèdent rarement tant de consistance en si peu de verbe. Le descripteur, confronté le plus souvent à l'opacité d'échanges dialogiques où "monologues", "confessions", "récits de désirs et de peine" s'entrecourent, s'emploie précisément à y décoder les processus sémio-linguistiques par lesquels le discours de chaque protagoniste situe l'autre et lui-même dans un rapport particulier. Il tente, en fait, de ramener l'effet de sens de l'ensemble textuel à la condensation exprimée dans le distique de la dyade "Michel et Jeanne". Ne peut-on dire, en effet, que tout dialogue est en quête de cette rencontre du "je" et du "tu"... sans jamais y parvenir, mais toujours y aspirant... à coups de paroles? Des paroles, qui sont autant de signes linguistiques destinés à expliciter le dire, et ne sont pas moins autant de signes qui font écran au sens. Aussi bien, convient-il d'ajouter à l'aphorisme hjelmslévien, "toute signification naît d'un contexte", que le contexte linguistique ne dit pas tout, "qu'il peut y avoir", comme le précise F. François, dans la récurrence d'un mode de codage, "quelque chose qui n'est pas signifié par le mode de codage en question" (1). La lecture de ce "qui est dit" passe, alors, par l'interrogation obligée sur "qui dit" et sur "à qui c'est dit?" car le "dit" est toujours actualisé dans sa *mise en situation actorielle* en plus de sa *mise en mots*. Il est en effet primordial de savoir à "qui" on a affaire, pour mieux saisir la portée de ce "qui" veut faire, peut faire et sait faire. Or, pris au piège de la structure dialogique qui impose, d'emblée, son fonctionnement interlocutoire à l'auditeur-énonciataire, ce dernier, surtout si c'est un jeune élève, reste prisonnier des manifestations immédiatement perceptibles des modalités interactives, et il réagit comme si seuls les effets d'ordre relationnel dynamisaient les protagonistes et constituaient l'essentiel de leurs discours.

Par exemple, à la question: "Dégagez les traits de caractère des personnages, Agamemnon et Clytemnestre, que leurs discours révèlent dans la Scène 1 de l'Acte 3 d'*Iphigénie* de Racine", les réponses des élèves (2) convergeront, toutes, vers la reprise

---

(1) F. François, Séminaire, 1983. Cf. aussi *Conduites linguistiques chez le jeune enfant*, Paris, P.U.F., 1984, p. 15, et "Ebauches d'une dialogique" in *Langage en situation. Pratiques sociales et Interaction*, Connexion 38, E.P.I., 1982.

(2) Expérience tentée en classe de 3ème en 1979 et vérifiée au cours des années suivantes.

paraphrastique de l'échange dialogique: "Agamemnon dit...", "Clytemnestre dit...", "Agamemnon a fait...", "Clytemnestre veut faire..." les commentaires des élèves évoqueront, plus particulièrement, les modalités virtualisantes du /devoir faire/ et du /vouloir faire/ de l'acteur qu'ils situeront dans une spatio-intemporalité robotique, et, occulteront les modalités de l'/être/ et du /paraître/ qui le caractérisent. Le contenu des répliques des protagonistes, qui présente l'épaisseur du personnage (son passé, son histoire, ses phobies et ses motivations) est oblitéré au profit de l'acte pragmatique de l'interlocution. Ainsi, à la question: "qui parle?", invitant l'élève à analyser les mobiles et le fonctionnement psycho-social qui motivent les choix énonciatifs du personnage, on a la réponse: "il dit ceci, cela...". A la question: "à qui parle-t-on?", on a la réponse: "il lui répond ceci, cela...".

L'acte de parole est saisi indépendamment du contexte psycho-social et chronotopique du sujet parlant, et le propos narratif, qui conditionne pourtant l'efficacité de l'interaction, s'en trouve largement effacé. Les motifs argumentatifs, qui y sont, certes, perçus, sont appréhendés en dehors du jeu complexe de la motivation profonde du sujet parlant et ce dernier se trouve totalement coupé du rapport obligé à l'archétype de son temps.

Afin d'éviter de mélanger les ordres, dans l'analyse du texte dialogué, aussi bien que de négliger certaines des composantes qui concourent à en élaborer le sens, il s'avère alors utile d'oublier, quelque peu, que nos personnages se parlent. On préconise donc, pour la première partie de l'analyse, d'étudier l'ensemble des répliques de chacun d'entre eux, comme s'il s'agissait d'un même discours continu: ce que nous appelons "allocutif discontinu". Ce moyen artificiel, détourné, d'analyser des énoncés dialogiques d'un point de vue strictement monologique, en évacuant la structure organisationnelle du dialogue, permet de briser l'éclat de la mimesis qui fait obstacle à la perception du contenu diégésique. On peut alors appliquer à l'étude du discours ainsi reconstitué de chaque locuteur, les modèles de la sémiotique narrative et tirer tout le profit des ressources qu'offre la distinction entre énoncé et énonciation.

Inversement, il n'est pas rare, non plus de constater la résistance des élèves à découvrir le dialogue inclus dans une narration. Par exemple, tel extrait des *Misérables*, de Victor Hugo, (1ère partie, chapitre 4) comprend quatorze lignes de discours rapporté sur un ensemble textuel de trente lignes. La part de la structure dialogique, qui est loin d'être négligeable dans cette proportion, y

est dissimulée dans la structure du récit et dans la modalité récurrente de la description. Le narrateur alterne énoncés d'état et énoncés de faire à l'aide des anaphores "il était", "il disait", dans un fondu-enchaîné des éléments encadrants et encadrés qui force une lecture unilatéralement diégésique. Une telle organisation textuelle, qui procède, alternativement, de la structure monologique du récit et de la structure dialogique du discours rapporté, se retrouve fréquemment dans la *Bible*. L'anaphorique [vajomer] (hébreu): "et il dit", introduit les discours rapportés successifs du même personnage et ces énoncés, pourtant "directs", se fondent dans le récit du narrateur comme cela se réalise dans l'expression du discours "indirect". La répétition de [vajomer] implique qu'il y a un dialogue mais le silence répété de l'interlocuteur, sur le plan de la manifestation textuelle, tend à tronquer la réalité dialogique. A l'effet de dialogisation interne au texte monologué, dont parle Bakhtine, répond ici, l'effet de narrativisation interne au texte dialogué; le non-dit du silence étant, pourtant, une réponse en soi. Ainsi, contradictoirement, ce sont les modalités interactionnelles du /faire/ des protagonistes, ou de l'un d'entre eux, qui seront occultées au profit des données immédiates de l'/être/ et du /paraître/ qu'impose la partie récitative du narrateur. On se reportera aux premiers chapitres de la *Genèse*, et notamment, à ceux qui concernent le geste de Noé (chapitres 6, 7, 8 et 9) dans lesquels les paroles de Dieu, adressées à Noé, sont rapportées directement, tandis que Noé, en réponse aux injonctions divines, s'exécute dans une obéissance silencieuse.

Dans *Genèse* 16, 4 à 12, sur la fuite d'Agar dans le désert, la répétition de [vajomer] qui introduit les répliques successives de l'émissaire divin, implique une résistance de la part d'Agar; les propos de son interlocuteur présentent une progression dans les motifs argumentatifs qui en modalisent le /faire persuasif/; et ce dernier finira par convaincre Agar de retourner dans la maison d'Abram et de se soumettre à sa maîtresse Saraï. C'est l'ultime argument, après le troisième [vajomer], qui aura raison de sa résistance. Si elle ne parle pas, ses silences ne sont pas moins éloquents. Ils produisent et transforment le discours de l'"autre". Cette structure, qu'on retrouve dans *Exode* 4, 4 à 9 avec Moïse, est particulièrement fréquente dans le texte biblique. Ce n'est peut-être pas un hasard si V. Hugo l'emprunte pour présenter son personnage, l'évêque Monseigneur Myriel. Cependant, elle n'a pas pour fonction systématique d'exprimer la progression dans les

propos successifs. Dans la page de Hugo, on est au contraire dans la répétition quasi-statique et dans l'effet de "martèlement". L'évêque est immuable dans sa grandeur et dans sa sainteté. Il parle et agit toujours de même, inlassablement. Aussi est-ce par l'effet d'accumulation recherché dans la présentation de ses qualités et de ses actions que se justifie la modalité itérative des anaphoriques "Il disait" et "Il était". Mais l'organisation dialogique qui en structure les énoncés est incluse dans la narration de telle sorte qu'elle s'y fond. Ainsi l'injonction impérieuse de l'allocution est atténuée par la forme dialogique qui présuppose ouverture à l'autre, discussion et respect de l'interlocuteur et, en même temps, le défaut de réponse dans la manifestation textuelle confère au discours de l'évêque la performance persuasive. S'il y a un dialogue, et qu'il manque un des partenaires, c'est, en l'occurrence, le narrateur qui fait le lien entre le locuteur et ses interlocuteurs; l'euphorique "on" final de la séquence en réalise le contrat fiduciaire et en figurativise l'interlocuteur collectif, conquis: "comme *on* voit, il avait...".

Il apparaît, à la suite des expériences pédagogiques évoquées, que, tantôt, les éléments constitutifs des marques de l'énonciation disparaissent au profit d'une amplification de la structure organisationnelle du texte et, tantôt, c'est la structure organisationnelle qui disparaît au profit d'une amplification des marques de l'énonciation. On laisse ainsi, dans l'ombre, pour chaque cas de figure, tout un champ de signification, ou du moins en restreint-on la portée. Se pose, alors, en didactique, la question fondamentale de la méthode appropriée à l'étude des textes en rapport avec leur variété typologique, et son corollaire, en l'occurrence, concernera la prise en compte de l'opposition: dialogue *vs* monologue.

On tendra précisément à neutraliser cette opposition: on y traitera artificiellement du dialogue comme on ferait pour un récit "planifié", par-delà l'opposition entre la discontinuité apparente du dialogue (énoncés entrecoupés) et la continuité apparente du récit (énoncés contigus).

Afin de faire émerger l'effet de sens des éléments "plus faiblement codés d'un texte" (1), on préconisera, pour les dialogues, l'étude systématique du discours discontinu de chaque interlocuteur et, pour les récits à énoncés disjoints, l'étude systématique de l'organisation dialogique dans la narration. Par ailleurs, ces deux

---

(1) F. François: "Plurivocité du concept de phrase", *Journée d'Etudes* n° 6. Centre de recherche linguistique, Sorbonne, 1983.

points de vue sur l'analyse textuelle ouvrent un troisième horizon. Puisqu'on voit que l'organisation dialogique peut disparaître dans la narration (comme dans les extraits bibliques ou la page de Hugo), on se prévaudra de ces structures narratives raffinées pour réserver à l'analyse du dialogue, un autre mouvement, celui qui consistera à étudier un ensemble de répliques de plusieurs locuteurs, formant séquence, en le présentant comme un discours unique émanant d'un énonciateur unique. On l'appellera "énonciateur interlocutoire". Il s'y réalise une parole collective dans laquelle chacun des interlocuteurs a une part mais qui se construit indépendamment de toute intentionnalité, consciemment et volontairement revendiquée par l'un et par l'autre.

De même que la dialogisation interne au texte monologué tend, en effet à être niée - comme si le discours individuel ne constituait pas une réponse à une question préalable (1) - de même, la narrativisation interne au texte dialogué tend à être secondarisée, voire annulée, comme si la fonction "duelliste" s'exerçait indépendamment du contenu narratif. L'analyse de l'"énoncé interlocutoire" sondera plus précisément le fonctionnement de l'intertextualité. car "le discours vit en dehors de lui-même dans une fixation vivante sur son objet" (2).

## II. CHEMINEMENT MÉTHODOLOGIQUE : DE LA MISE EN MOTS A LA MISE EN SCÈNE DE L'EXPÉRIENCE

II.1. Regroupant, dans un premier temps, les énoncés successifs d'un même locuteur, on les analyse comme des unités discursives, qu'on appelle "allocutifs discontinus". Il s'agit, par-delà la distinction aristotélicienne entre "diegesis" et "mimesis" (3), de limiter, dans un premier temps, l'observation et de focaliser l'attention sur

---

(1) Cf. le phénomène de la catalyse, chez Hjelmslev: *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1971, p. 120. Cf. également, l'application qu'en fait D. Bertrand pour décrire le "sujet passionnel" par opposition au "sujet épistolaire" des *Lettres Portugaises*: "l'Énonciation passionnelle. Etude de cas" in "Les Passions. Explorations Sémiotiques", *Actes Sémiotiques. Bulletin*, IX, 39, 1986.

(2) M. Bakhtine, *op. cit.*, pp. 100 à 120.

(3) Gérard Genette en rapproche les termes dans son article "Frontières du récit", in *Communications*, 8, Paris, Seuil, 1966.

les récurrences langagières d'un interlocuteur donné. Nous feignons d'ignorer le parasitage interférentiel inhérent à l'échange communicationnel dans la relation en *feedback* de la dyade émetteur-récepteur. Le fonctionnement que révèle l'étude des allocutifs discontinus contribue essentiellement à éclairer les comportements linguistiques des énonciateurs donnés. Il permet de saisir, dans une plus grande cohérence, les éléments constitutifs du caractère grammatical de l'organisation du message de l'énonciateur, il peut et doit révéler les constantes de sa relation à lui-même, avec les autres, avec le discours. On opère, notamment, dans la perspective de dégager de l'allocutif discontinu les isotopies sémantiques en rapport avec ce que R. Jakobson définit comme les fonctions du langage.

On procède en deux temps dans ce premier volet: suivant le plan préconisé dans un travail précédent (1), on présentera le repérage des marques et des procédures énonciatives, sous l'intitulé "Observations", dans une première partie, et sous l'intitulé "Interprétation", dans une deuxième partie.

La partie "observations" organise des séries en rapprochant des objets sémiotiques de nature et de fonction, ou identiques, ou appartenant à des classes d'équivalence; elle en note les places dans l'allocutif discontinu, elle en dénombre les quantités, elle permet d'en visualiser les rapports associatifs en les disposant dans des tableaux, des schémas, etc. Les objets sémiotiques "observés", en l'occurrence, sont les marques et les procédures énonciatives propres à chaque locuteur et concernent principalement:

a) la circulation du sujet sémio-narratif (2) à travers ses réalisation : actualisant l'acteur-locuteur, comme sujet et objet de la prédication (je-me-moi), l'acteur-interlocuteur comme sujet et objet de la prédication (tu-te-toi), l'acteur-absent (3) comme sujet et objet de la prédication (il-se-soi);

b) la circulation des déictiques spatio-temporels;

c) la circulation des structures phrastiques par rapport à la

---

(1) G. Bensimon-Choukroun. *Thèse, op. cit.*

(2) Le sujet sémio-narratif est situé, ici, dans l'ordre actantiel et son ancrage figuratif et individué est situé dans l'ordre actoriel.

(3) L'"acteur-absent" correspond à la "figure-événement" dans la terminologie de F. François ou aux "on" et "ça" dans la typologie des sujets compétents de J.-Cl. Coquet.

typologie modale, à la bipolarité des voix ainsi qu'aux modalisations binaires diverses: simple vs complexe; neutre vs emphatique; achevés vs inachevés; absolu vs relatif; personnel vs impersonnel; affirmatif vs négatif; totalisant vs restrictif, etc.;

d) la circulation des formes verbales par rapport à la bipolarité notionnel vs copule, ainsi qu'aux valeurs aspectuo-temporelles;

e) la circulation des syntagmes nominaux par rapport au choix lexical exprimant l'actualisation et la caractérisation (analyse des structures sémantiques);

f) la circulation des récurrences significatives par rapport au phénomène articulatoire, comme les anaphoriques, les connecteurs, les modalisateurs et divers mots-outils.

La partie "interprétations" se base sur les tableaux, les schémas et les listes des séries répertoriées dans la partie "observations" et en extrait des isotopies sémantiques. A la destruction (1) des combinaisons grammaticales, opérée dans la partie "observations", correspondra, dans la partie "interprétations", une restructuration des combinaisons sémantiques issues de chacun des points observés ainsi que de leur mise en corrélation.

La décomposition systématique de la démarche du descripteur en ces deux mouvements successifs, "observations" puis "interprétations", paraît nécessaire d'un point de vue didactique. Elle procède, elle-même, de la distinction entre "énoncé" et "énonciation". Elle double l'apprentissage théorique de la notion en se présentant, elle-même, comme une application du phénomène. En réservant un sort à part à l'observation des marques énonciatives inventoriées et rapprochées visuellement, on en objective les éléments et les phénomènes associatifs, on les traite, par conséquent, comme des "énoncés" dont on mettra en lumière, dans la partie "interprétations", ce qu'on pense en être la signification. C'est-à-dire qu'on en subjective, alors, le sens et qu'on l'enferme dans sa propre "énonciation" de descripteur. La démarche, ainsi conduite, permet de ne pas perdre de vue la part de l'"interprétant" qui est fonction de son propre référent culturel,

---

(1) Cf. M. Arrivé, "Structuration et déstructuration du signe dans quelques textes de Jarry", in *Essais de Sémiotique poétique*, Paris, Larousse, 1972.



"minimum épistémologique" (1) de l'énonciataire, ainsi que de son "horizon d'attente" (2); elle comporte, ainsi, dans sa propre effectuation, une portée didactique non négligeable pour l'accès à la notion d'énonciation.

En se détournant ainsi de la première caractéristique du dialogue, qui fonctionne dans le morcellement et l'enchaînement répété de fragments allocutifs provenant de sujets perpétuellement décadrés et recadrés, le descripteur "fausse le jeu" de la pragmatique interlocutoire, mais dans un premier temps seulement, et parce qu'à travers cette manipulation il trouve le moyen de contourner les principales difficultés de l'analyse qui résident, précisément, dans l'intrication des composantes du texte dramatisé.

II.2. Le deuxième volet consiste à étudier, encore artificiellement, une séquence dialogique comme une unité émanant d'une entité énonciatrice unique, et que nous nommons "énoncé interlocutoire". L'étude des "énoncés interlocutoires" contribue essentiellement à éclairer l'organisation discursive de l'unité séquentielle, avec ce qu'elle comporte d'interlocutifs, mais sans tenir compte de l'appartenance distinctive de chaque énonciation. Cet autre volet de l'analyse permet de faire apparaître la structure organisationnelle de l'unité séquentielle à travers la circulation du parcours narratif, sur l'axe syntagmatique, et à travers les isotopies reconstruites, sur l'axe paradigmatique.

On procèdera, également, en deux temps, comme dans le premier volet. On réunira d'abord, les observations puis on en proposera les interprétations. La partie "observations" organise, dans ce deuxième volet, la série des énoncés narratifs, considérés dans leur successivité et dans leur horizontalité; la partie "interprétations" organise les associations, dans la verticalité, entre les programmes narratifs inférés par les énoncés narratifs. On opérera, notamment, à partir des modèles narratifs de l'Ecole sémiotique de Paris pour

---

(1) A.J. Greimas: "Tant il est vrai qu'un objet sémiotique, au lieu d'être un donné, n'est que le résultat d'une lecture qui le construit." in "Sémiotique figurative et Sémiotique plastique" (1978), *Actes Sémiotiques-Documents*, VI, 60, Paris, 1984.

(2) H.R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1976. Cf. également, la récente mise au point sur la question par U. Eco, "Notes sur la sémiotique de la réception", *Actes Sémiotiques. Documents*, IX, 81, Paris, 1987.

dégager l'évolution de la situation entre l'état initial et l'état final de la séquence considérée. On montrera comment l'évolution situationnelle est fonction, non seulement de la chronotopie ponctuelle de la séquence, mais aussi comment elle s'inscrit, intertextuellement, dans le "chronotope" obligé, plus largement idéologique et sociologique, dans le sens défini par M. Bakhtine ainsi que l'illustre l'article de D. Maingueneau (1).

II.3. Il reste, dans le troisième volet, à faire émerger ce qui fait sens dans le dialogue, par opposition au récit, en supposant que c'est, précisément, ce qui n'a pas été pris en compte dans les deux précédents. On a tenté de démontrer que l'opposition, dialogue *vs* monologue, n'est pas opérationnelle au regard de ce qu'on peut considérer, avec F. François, comme les quatre valeurs principales de toute manipulation langagière: la valeur linguistique, la valeur référentielle, la valeur pragmatique et la place du sujet. C'est, du reste, ce qui nous a permis de torturer un peu le texte dans les deux premiers volets. Toutefois, l'interlocutoire présente, à l'intérieur du fonctionnement dialogique, un particularisme qui tient au fait que le "dialogue" de "l'activité interlocutoire" met en rapport des individus bien distincts. S'il y a une distinction à opérer, c'est bien entre le "dialogique" au sens *générique* et "l'interlocutoire" au sens *particulier* et elle se résoudrait dans l'opposition "unicité actorielle" *vs* "pluralité actorielle", dans la mise en scène de l'expérience (et non pas seulement dans la mise en mots de l'expérience). On pense, notamment, à toutes les ressources qu'en tire A.J. Greimas et plus précisément, à l'opération de la "disjonction actorielle" dans son analyse des "Deux amis" de Maupassant (Seuil, 1976).

Aussi, analysera-t-on, dans ce troisième volet, les fonctions proprement interlocutoires (2), qui s'avèrent purement d'ordre organisationnel. Elles organisent le déroulement dramaturgique d'un contexte situationnel donné et sont assumés par:

a) des éléments fortement codés où s'instaure la dramaturgie interne: le tour de parole triphasé à fonction d'impulsion réflexive (acte impulsé et impulsant en *feedback*); les culminatifs à fonction inchoative et terminative (élément initial et final de la réplique); le

---

(1) D. Maingueneau, "Dialogisme et Analyse textuelle", *Actes Sémiotiques.Documents*, IV, 32, 1982.

(2) Mécanismes décrits in G. Bensimon-Choukroun, *Thèse, op. cit.*

silence à fonction interruptive (le silence entre deux répliques);  
 b) des éléments faiblement codés où s'instaure la dramaturgie interne: le point de vue du locuteur à fonction aléatoire (point de vue initial en potentialité de stabilité ou d'instabilité); le recadrage sui-référentiel (1) à fonction de modification, reprise, glose, affrontement, coopération... (stabilité ou instabilité, réalisée, du point de vue); la duplicité du rôle à double fonction sujet et objet (tour à tour sujet et objet, patient et agent, "je" et "tu" dans le rapport dyadique).

On adoptera, dans ce troisième volet, comme dans les deux précédents, la démarche dichotomique entre "observations" et "interprétations". Cette dernière étape, qui reconstruit la sémantique de la dynamique proprement interlocutoire, en imbriquant et confrontant les données récoltées dans les deux premières, contribue essentiellement à éclairer les contraintes particulières d'organisation de l'activité interlocutoire qui structurent les rôles actoriels.

Ainsi, partant de l'observation de l'énonciation d'interlocuteurs donnés, nous aboutissons à l'observation de l'énonciation et à l'interprétation du fonctionnement inter- et rétro-actionnel qui régit les intentions et les comportements des dits-interlocuteurs dans la pragmatique interlocutoire. Paradoxalement donc, c'est en niant d'abord l'interlocutoire que nous tâchons d'en aborder l'analyse et d'en faire apparaître progressivement la valeur sémiologique qui constitue sa propre part à la structuration du sens textuel. Si "dire, c'est faire", encore faut-il prendre la mesure du "dire"...

Georgette Bensimon-Choukroun  
 Université de Paris III

---

(1) "recadrage sui-référentiel": Expression forgée à partir de deux emprunts; "recadrage": Ecole de Palo Alto. Cf. P. Watzlawick, *Une logique de la Communication*, Seuil, "Points", 1972; "sui-référentiel": notion qu'E. Benveniste attribue au "performatif". Cf. *Problèmes de Linguistique Générale*, T.I, Paris, Gallimard, 1966, p. 273.